



M. Fensterlin.

La Présentation de Marie au Temple.



Pensée Dominante.

COMMUNIONS

Pour nos bien-aimés



COMMUNIER, faire dire des messes pour les défunts, voilà l'expression vraie de notre piété filiale envers ceux " qui nous ont précédé avec le signe de la foi et qui dorment du sommeil de paix". (*Canon de la Messe.*) Nous n'avons pas de moyen plus efficace de les soulager. " Chers frères, disait saint Ephrem, accompagnez-moi de vos prières. Offrez sans cesse pour moi le Sacrifice. Fêtez le trentième jour en mémoire de moi, car les prières des vivants et le saint Sacrifice sont pour les morts un soulagement... Vous le savez, les prêtres de la Loi purifiaient par leurs sacrifices les fautes des soldats blessés à la guerre. Pourquoi les prêtres du Nouveau Testament ne pourraient-ils acquitter par le saint Sacrifice de la Messe et la prière, les dettes des défunts ! " Nulle supplication n'égale celles que Jésus adresse à son Père sur l'autel. Et quand nous avons communié, c'est l'Esprit d'amour lui-même qui crie vers Dieu du fond de nos cœurs avec des gémissements inénarrables.

Pouvoir étonnant octroyé à l'homme d'ouvrir ainsi les portes du Purgatoire et d'y répandre de sa main débile le sang du Christ sur ses frères souffrants. Dieu pour

sauvegarder les droits de sa justice, s'est interdit à lui-même de faire grâce, et voici que, par un effet de sa bonté toute maternelle, il nous met en main le calice du salut et nous conjure de faire nous-mêmes œuvre de rédemption et de merci.

Refuserons-nous à Dieu ? Aurons-nous la cruauté de ne pas écouter les plaintes de nos frères qui nous arrivent du Purgatoire, si déchirantes ? "Dieu m'a entouré d'un mur pour que je ne puisse sortir ; il m'a chargé de lourdes chaînes ! Lorsque je crie, quand je l'implore, il ferme tout accès à ma prière." (Thren, III.) — "Sauvez-moi, ô mon Dieu !.., je suis enfoncé dans une boue profonde et il n'y a pas où poser le pied... Je m'épuise à crier ; ma gorge est en feu ! Mes yeux se consomment dans l'attente de mon Dieu !" (Ps. LXIX.) — "Ayez pitié, ayez pitié de moi ! vous du moins, mes amis, car la main de Dieu m'a frappé !" (JOB. XIX) Pauvres Lazares qui ont faim et soif de Dieu ! Et la Table eucharistique est toujours abondamment servie ; et quelques miettes suffiraient pour les rendre à la plénitude de la vie ! Hélas ! où ils sont, nous y serons un jour ! ce qu'ils souffrent, nous le souffrirons : craignons un juste jugement de Dieu !

La table eucharistique est dressée pour les hommes, afin de servir aussi de soulagement aux âmes du purgatoire.

Touchants exemples

Un bon serviteur de Dieu vit un jour, au milieu d'un tourbillon de flammes, apparaître un ami qui lui dit, avec l'accent de la désolation, qu'il était privé de la vision de Dieu pour la négligence et la froideur avec lesquelles il s'était approché de la sainte table ; puis, il le pria de communier pour lui avec plus de ferveur possible espérant, par la vertu de cet acte de piété, être délivré de ses peines. L'ami survivant se hâta d'obtempérer à cette requête, et obtint ainsi la délivrance de l'âme en peine, comme il l'apprit en la voyant, brillante de lumière, s'élever au séjour de la gloire. Que la charité nous porte donc à nous nourrir du corps de Notre-Seigneur à l'intention des trépassés : car, dit saint Bonaventure, la

communion est un des moyens les plus efficaces de leur procurer la béatitude éternelle.

L'âme d'une pieuse dame morte à Luxembourg commença à apparaître le jour de la Toussaint à une jeune fille de grande vertu, et à lui demander des prières. Toutes les fois que celle-ci allait à l'église et qu'elle s'approchait de la sainte table, elle était suivie par l'âme, dont, à l'élévation de l'hostie, le visage s'enflammait d'une ardeur qui la faisait ressembler à un séraphin du ciel. Hors de l'église elle ne se laissait jamais voir; la jeune fille lui en demandant la raison elle s'écria avec un profond soupir : Ah ! tu ne sais pas quelle peine c'est que d'être loin de Dieu. Rien ne le saurait exprimer. Je suis portée vers Dieu par un désir ardent, une intolérable anxiété, un élan irrésistible, et rester privée de lui en châtement de mes fautes est pour moi une douleur si grande, qu'auprès d'elle l'intensité du feu qui m'enveloppe n'est rien. Pour en adoucir la rigueur, le Seigneur m'a permis de venir dans cette église et de l'adorer au moins dans sa maison sur la terre, jusqu'au jour où je le posséderai dans son céleste palais. Même sous les voiles des sacrés mystères, sa présence me pénètre au point que je ne vis que pour lui : que sera-ce quand je le verrai face à face dans le paradis ? Et elle pria la jeune fille de hâter cet heureux moment par ses suffrages ; ce qu'elle fit avec tant de ferveur, que le 10 décembre elle la vit, plus resplendissante que le soleil, s'envoler dans le sein de Dieu.

Ame heureuse !!!

La Présentation de la Sainte Vierge

(Voir notre Gravure)



Un enfant de trois ans, pleine de charmes et d'innocence, s'en va joyeuse et empressée, donner son cœur, sa jeunesse, son avenir au Dieu immortel des siècles. Nous nous plaçons à voir la jeune Vierge marchant entre son père et sa mère, puis les devançant dans

son zèle et sa ferveur, gravissant d'un pas rapide les degrés du parvis sacré au sommet duquel l'attend Zacharie, vêtu des ornements sacerdotaux. Le Pontife ému et ravi, ouvre le sanctuaire à cette tendre Vierge, appelle sur elle toutes les bénédictions du ciel ; et le père et la mère de l'enfant, après avoir confié au temple du Seigneur leur trésor le plus cher, reprennent le chemin de leur pauvre demeure, l'âme remplie des plus nobles sentiments, nés d'un généreux sacrifice.

Elle avait trois ans ! Que de grâces, que de vertus sublimes déjà dans cette jeune enfant ! Elle faisait l'admiration du ciel et de la terre, lorsqu'un jour une voix se fit entendre d'une manière plus pressante à l'oreille de son cœur : " Ecoutez, ô ma fille, voyez et prêtez une oreille attentive : oubliez votre peuple et laissez la maison de votre père." Et l'admirable enfant comprit que le moment de la séparation était venu. Elle oublia son peuple, elle quitta tout pour suivre l'appel de Dieu.

Marie dans le temple adorait Dieu en esprit et en vérité ; elle appelait par ses prières la venue du Messie Sauveur. Pour nous, nous l'adorons réellement présent sur nos autels ; nous ne l'appelons pas de loin comme Marie : il est avec nous, au milieu de nous ; nous le possédons toujours. Marie se donne à Dieu promptement, entièrement et pour toujours : elle ne se réserve rien. Donnons tout à Jésus-Eucharistie, qui, lui aussi, se donne tout à nous !

Heureuses les âmes appelées par la grâce de Dieu et qui répondent avec empressement à cet appel ! Tous à la vérité n'ont pas en ce monde la même vocation. Quelle que soit notre condition, nous sommes sous le regard de Dieu, visités par la miséricorde divine, excités par la grâce à l'œuvre de notre sanctification. Et si tous n'entendent pas cette parole : " Laisse la maison de ton père, oublie ton peuple", à tous Dieu nous adresse cette invitation : " Mon fils, donne-moi ton cœur", par la communion fréquente, et même de tous les jours.





L'âme D'UNE Mère

(Récit d'un prêtre anglais.)



JE suis prêtre séculier à Londres, et ma paroisse, très étendue, est aussi très peuplée. J'ai deux vicaires, et le presbytère où nous habitons touche à la chapelle. Nous connaissons la plupart de nos paroissiens, mais, à cause du va-et-vient continu de la population, il nous est impossible de les connaître tous.

Le samedi 3 novembre 1888, j'avais eu une journée plus laborieuse que de coutume, et à dix heures du soir seulement je pus reprendre la récitation de mon bréviaire, pour l'achever avant de me coucher.

Tout à coup la sonnette se fit entendre avec violence. Or, comme je descendais pour répondre moi-même, je trouvai notre domestique en face d'une dame âgée qui, d'une voix suppliante, demandait qu'un prêtre voulut bien se rendre sans retarder à telle maison qu'elle indiquait, pour assister un jeune homme sur le point de mourir. Je lui demandai :

— Ma visite peut-elle être remise au lendemain ?

Mais elle répondit avec une insistance marquée :

— Je vous en conjure, ne différez pas un instant.

J'écrivis alors, sur une ardoise pendue au mur du vestibule du presbytère, le nom du malade et son adresse exacte, telle qu'on venait de me la donner ; puis je me préparai à prendre avec moi tout ce qui est nécessaire pour l'administration des sacrements.

J'étais, je l'avoue, fatigué et même harrassé, après une longue journée de labeur, et je ne pus m'empêcher de reprocher doucement à mon guide de n'être pas venue plus tôt. J'avais dit ces mots sans amertume, mais je vis qu'ils paraissaient lui causer une peine très vive. Aussi, changeant de ton, j'ajoutai avec toute la bonté possible :

— Comptez sur moi, je serai chez vous en moins de vingt minutes.

Elle me répondit alors à voix basse, mais avec une profonde émotion :

— Que Jésus et Marie vous récompensent de votre charité et qu'ils soient avec vous à l'heure de votre mort.

Comme elle partait, je lui demandai, pour plus de sûreté, de me répéter le nom et l'adresse du malade, et jetant un coup d'œil sur l'ardoise, je vis que je les avais inscrits exactement. Je lui renouvelai alors ma promesse de la rejoindre le plus promptement possible. En la congédiant je la regardai fixement, cherchant à me rendre compte si je ne l'avais pas déjà vue à l'église. Sa figure, sa voix m'étaient absolument inconnues, et j'entendais pour la première fois le nom qu'elle me donnait comme étant celui du malade. En moins de dix minutes, j'étais prêt et je me mettais en route.

* * *

C'était une vraie nuit de novembre : le brouillard était épais, les rues désertes : j'en traversai plusieurs ; enfin je me trouvai dans un *square* où aboutissait la rue que je cherchais. Non sans peine, je découvris le numéro de la maison et je m'empressai de sonner. Une femme âgée m'ouvrit.

— Il y a ici quelqu'un de très malade ? lui dis-je.

— Non, monsieur, pas ici ; voici le numéro de notre maison. Et elle me donna le numéro exact inscrit sur mon ardoise.

— Parfaitement, repris-je ; c'est bien ici que j'ai été envoyé par une dame qui est venue chez moi ce soir. Je suis un prêtre catholique, et je venais voir un malade en danger de mort.

— Nous n'avons pas de malade ici, monsieur. Certainement on se sera trompé en vous donnant l'adresse.

J'allais repartir assez désorienté, quand un jeune homme qui avait entendu ce dialogue, sortit d'une pièce voisine et m'exprima avec beaucoup de cordialité son regret de me voir sortir si tard par un si mauvais temps.

— Si vous voulez entrer ici, mon Père, ajouta-t-il, il y a un bon feu.

Je le suivis et je lui racontai ce que j'avais dit à sa servante, ajoutant combien j'étais contrarié qu'on m'eût donné une fausse adresse. Puis me rappelant qu'il m'avait appelé *mon père* (on sait qu'en Angleterre les catholiques disent *mon Père* en s'adressant au prêtre) :

— N'y a-t-il donc pas de catholiques ici ? lui demandai-je.

— Non pas que je sache... et pourtant, ajouta-t-il au bout d'un instant, je devrais être catholique : car j'ai été baptisé comme tel.

Nous nous mîmes alors à causer ; notre conversation fut longue et sérieuse. Ce jeune homme était évidemment catholique ; mais, depuis dix ans, il avait abandonné toute pratique religieuse, tout en conservant la foi au fond de son cœur, et un reste d'amour pour Jésus et Marie. Dieu bénit mes paroles, car je ne le quittai qu'après l'avoir confessé et pris rendez-vous pour le lendemain.

Le jour suivant, dimanche de l'octave de la Toussaint, je m'attendais à voir arriver mon pénitent pour la communion ; mais, à mon grand étonnement, je ne le vis ni au presbytère, ni à l'église. Le lendemain lundi, sa vieille domestique, fondant en larmes, vint m'apprendre la mort subite de son jeune maître qu'on avait trouvé

inanimé dans son lit dimanche matin, atteint d'une apoplexie. D'après le médecin, la mort était survenue bien peu de temps après mon départ; car, dimanche matin, le corps était déjà raide et glacé.

* * *

Je n'ai plus qu'un mot à ajouter à cette simple et véridique histoire. Je me rendis à la maison mortuaire pour prier auprès du cercueil, qu'on avait déposé dans une des pièces principales. J'étais absorbé dans ma prière



lorsque, levant tout à coup les yeux, je vis, pendu au-dessus de la cheminée, le portrait de la dame âgée qui était venu me chercher pour "un jeune homme sur le point de mourir."

Ma domestique, qui m'avait accompagné, reconnut aussi, en voyant le portrait, la personne avec qui elle avait causé.

Mais quelle ne fût pas mon impression, lorsqu'on m'apprit que ce portrait était celui de *la mère du jeune homme, morte depuis plusieurs années!*

A nos Zélateurs et Zélatrices

Pour Vos chers Défunts.

Vous nous avez oubliés! Telle est bien la plainte que font monter vers nous, en ce mois, les pauvres âmes délaissées du Purgatoire. N'est-ce pas que nos chers abonnés s'emploieront à répondre avec zèle à ces voix éplorées qui nous reprochent notre oubli. Mais comment donc, nous direz vous?

Voici : Faisons affilier ces âmes souffrantes à l'une ou l'autre de ces œuvres qui, pour une modique rétribution, leur assure le bienfait du S. Sacrifice de la Messe célébré fréquemment pour leur soulagement. Nous en signalons à nos lecteurs deux qui offrent à tous, même aux moins fortunés, la consolation de travailler au bonheur de ces chers disparus.

D'abord, celle des Semaines Eucharistiques.

Voir couverture.

Puis l'abonnement au Petit Messenger du T. S. Sacrement.

On peut en s'abonnant au *Petit Messenger*, céder à un ou plusieurs défunts le fruit satisfaisant des **52 messes** célébrées chaque année pour les abonnés, et du **service annuel** chanté au mois de novembre à leur intention. On jouit ainsi pour soi-même de l'édification de pieuses lectures qui font connaître et aimer Jésus-Hostie, et l'on procure aux défunts le bienfait suréminent du Saint Sacrifice. Si l'on est déjà abonné soi-même, on peut abonner, dans ces conditions, quelque ami ou quelque personne pauvre, et l'on pratiquera ainsi, par une même aumône, la charité envers les vivants et envers les morts.

Nos zélatrices sauront, pendant ce mois, faire connaître autour d'elles ces précieux avantages, et elles auront à cœur d'envoyer quelques nouveaux noms à notre cher *Messenger*. Nous les remercions d'avance de leur zèle, et, ce qui est mieux, nous leur promettons la reconnaissance des saintes âmes qu'elles auront ainsi tirées de leur douloureuse prison.

Grandeur et charme de la dernière Communion



N parle si souvent et à si juste titre de la première communion : pourquoi ne parlerions-nous pas de la dernière communion, qui donne une mort bénie, mort qu'il faut, d'ailleurs, préparer par une vie sainte, afin que Dieu Lui-même la prépare de près par ses dernières grâces sacramentelles, par la purification de la pénitence, par la vertu des Onctions et surtout par la douceur ineffable de sa présence ?

Qui dira bien, s'écrie l'abbé Buathier, auteur de cette page magnifique, qui dira bien ce qu'il y a de tendre et de fort dans cette rencontre de l'Ami céleste avec l'âme mourante ? Déjà ceux qui s'aiment ici-bas ne peuvent se visiter sans émotion aux heures solennelles de la vie, ni sans larmes à l'heure plus solennelle de la mort. Qu'est-ce donc, quand il s'agit de la venue du Bien-Aimé ? Aussi, croyons-nous que si la dernière communion participe à la suavité de la première, elle y ajoute quelque chose de plus intime encore et de plus profond.

La première rencontre de l'âme d'un enfant avec le Divin Maître est tout embaumée du parfum des prémices : c'est le printemps d'un amour qui pourra donner des fruits, mais qui ne porte encore que des fleurs ; c'est moins la vertu que l'innocence s'unissant à l'infini ; c'est le mystère de Bethléem bien plus que celui du Calvaire : le cœur en est ému, mais à la surface, comme la fleur elle-même sous la brise du matin et sous les caresses de l'aurore.

Quand, au contraire, Jésus vient pour la dernière fois, c'est jusqu'aux entrailles de l'âme qu'il fait sentir sa présence. Car Lui, au moins, sait que cette union précède

immédiatement la vision, que ce colloque est le prélude des célestes cantiques, que cette action de grâces, enfin, ira s'achever au pied de son trône.

Comment croire, dès lors, que Celui qui connaît jusqu'à l'infini les divines délicatesses de l'amour ne laisse pas entendre à son enfant un écho des harmonies du Ciel, ne lui fasse pas entrevoir un reflet de la lumière dans les suprêmes étreintes de la terre, quelque chose des éternels embrassements ? L'âme, disait un ancien, quand elle est près de quitter la terre, a quelque chose de plus divin, *multo est divinior*. Qu'aurait-il dit, s'il avait connu, s'il avait soupçonné les intimes mystères de notre Viatique ?

Puis, s'il est vrai que la communion est toujours la réception de l'Hostie, combien l'union à cette Hostie n'est-elle pas plus étroite au jour de l'immolation suprême !

Jésus viens alors dans l'âme avec les grâces mêmes de sa mort ; il reproduit en elle son sacrifice pour l'aider à consommer le sien avec lui. "Le chrétien, dit Bossuet, s'unissant alors, non seulement au corps adorable de Jésus-Christ dans son Sacrement, mais encore à son esprit et à son cœur, entrant par soumission et par adhérence dans tous ses desseins, voulant disposer de son être et de sa vie, comme le grand sacrificateur en dispose, devient prêtre avec lui dans sa mort et achève, dans ce dernier moment, ce sacrifice auquel il avait été consacré au baptême et qu'il a dû continuer à tous les moments de sa vie." Ainsi donc, plus que toute autre, la dernière communion brille sur le déclin des jours comme un rayon de joie et comme une grâce de force. Elle est le feu qui consume la victime et qui la donne pour toujours à Celui que saint Paul appelle, dans son superbe langage, "le destructeur de la mort et l'illuminateur de la vie"

Dès lors, comment craindre la mort ? Avec Jésus il n'y a plus de mort parce qu'il n'y a plus de péché qui engendre la mort, mais plénitude de vie et certitude d'immortalité.



Son Prêtre




ELLE était déjà courbée par l'âge, le travail et les infirmités, la sainte et vieille servante. Et pourtant, elle avait fait un rêve, un rêve impossible, — qui est aujourd'hui en train de se réaliser !

Un dimanche, au prône de la grand'messe, elle entendit raconter que le nombre des prêtres diminuait partout. Cette nouvelle l'attrista : " O ma bonne MÈRE sainte Anne, murmura-t-elle, vous ne permettez pas ! " Mais que pouvait faire, pour empêcher ce malheur, une pauvre célibataire de sa condition ? prier et voilà tout, prier pour que le Saint-Esprit allume au cœur des mères chrétiennes le désir d'amener leurs enfants au bon Dieu... Cependant, cette réflexion ne la rassurait pas, car un mot terrible du curé lui revenait sans cesse à la mémoire : " A notre époque, il ne suffit pas de prier : il faut agir. "

Mon Dieu, pensait-elle, que voulez-vous donc que je fasse ?

Tout à coup, une idée surgit dans sa tête : une idée folle, mais qu'importe, cette idée l'obsédait : si elle pouvait amasser assez d'argent pour élever elle-même un enfant au sacerdoce !...

Pauvre fille, elle qui n'avait pour vivre qu'une petite rente, que lui avaient laissée ses maîtres, et le travail de son aiguille !

N'importe, se dit-elle, je ferai des économies ; je travaillerai davantage !

— Ses économies, quand on a à peine de quoi vivre ! travailler davantage quand on a 60 ans ! C'est une folie.

C'était une folie, sans doute, et pourtant ce fut décidé ; il fut décidé qu'elle donnerait, elle aussi, son prêtre au bon Dieu.

Et là voilà qui se met à l'œuvre, stimulée par cette ambition immense.

Un prêtre ! se disait-elle. Je serais assez heureuse pour avoir un *prêtre à moi*, un prêtre qui priera pour moi, qui fera aimer le bon Dieu pour moi ! Oh ! mon Dieu, ne me laissez pas mourir sans que je vous donne un prêtre !

Et elle a amassé de la sorte, sou par sou, trois mille francs !

En a-t-elle enfin suffisamment ? Elle va le demander au vicaire.

Le vicaire est un jeune prêtre, ardent, zélé, donnant tout son temps et tout son cœur aux jeunes gens, dont il est l'idole. — " Monsieur le Vicaire, j'ai fait un beau rêve ; mais j'ai besoin de vous pour le réaliser. Je veux *avoir mon prêtre*. Vous trouverez bien dans votre patronage un enfant intelligent qui fera de bonnes études, un enfant pieux qui deviendra un bon prêtre comme vous. Voici une petite somme pour son instruction. En ai-je assez ? Dame ! on pourrait travailler encore, vous savez !... "

Le vicaire ému ne put que lui répondre : " Merci, oh ! merci, Jeanne ; le bon Dieu vous bénira. "

Et la bonne vieille sortit, les yeux pleins de larmes, larmes de joie, en murmurant : " *J'aurai mon prêtre ! j'aurai mon prêtre !* "

Aujourd'hui ses doigts paralysés ne travaillent plus ; mais sa vieillesse est encore réjouie par l'image de " son prêtre " qui étudie, qui grandit, et qui se sanctifie.

Meurs en paix, bonne et vieille servante ! Va, tu peux, calme et souriante, te présenter au bon Dieu ; il te recevra avec amour, et il te dira : " Bonne et fidèle servante, toi qui sur la terre paraissais si petite et si inutile, toi qui étais si peu connue et si peu appréciée, vois dans la suite des âges tout le bien que fera " ton prêtre " ; vois ce qu'il fera lui-même et ce que feront, longtemps après lui, d'autres prêtres qu'il aura élevé ; des coupables ramenés à la vertu, des enfants gardés purs, des jeunes filles protégées contre le vice... Et le point de départ de cette gloire que je reçois, c'est toi ! toi qui, avec tes privations si vaillamment supportées, as fait un prêtre ! "

Au Juvénat de Terrebonne

DIX ANS !

Dimanche, 8 octobre, fête du T. S. Rosaire, une fête touchante fut célébrée au Juvénat. C'était le dixième anniversaire de la fondation. A cette occasion Jésus-Hostie, surtout par de pieuses communions, fut vivement remercié d'avoir béni cette œuvre si précieuse et si prospère. Notre-Dame du T. S. Sacrement, saint Tharsicius patron du Juvénat reçurent leur part de prières, d'hommages et d'actions de grâce. Deux des premiers juvénistes, récemment élevés aux ordres mineurs de la main de

S. G. Mgr Gauthier (c'était sa première ordination) et sur le point de partir pour Rome pour y achever leur théologie jusqu'au doctorat, sont venus à la fête. Une séance a eu lieu le soir.

Dans l'adresse, le souvenir spécial du bon père Henri Leblond, fondateur du Juvénat, fut évoqué avec attendrissement : "Il a semé, mais il n'a pas vu la moisson, car Dieu l'a rappelé à Lui."

Les prémices de la récolte pour ces dix années de culture eucharistique en "Terrebonne" ne sont pas oubliées, et aux deux premiers Juvénistes, licenciés en théologie, tout nouveaux prêtres, à Rome, s'envolent plus prompts que les avions nos pensées et nos cœurs ; mais surtout les cœurs s'élèvent vers Celui qui a réjoui leur jeunesse "*ad Deum qui latificat juventutem meam*".

Le R. P. Directeur du Juvénat, ouvrier de la première heure, cultivateur infatigable du "champ de Dieu" est dédommagé des vocations sans succès par celles qui réussissent ; c'est cent pour un, car un nouveau religieux du T. S. Sacrement, c'est un "multiplicateur".

Une pensée de reconnaissance (en même temps qu'une prière envers Dieu) se dirige vers tous les amis et bienfaiteurs de l'Œuvre du Sacerdoce. Au saint autel, la première supplication des juvénistes nouveaux prêtres est en faveur de ceux qui les ont conduits à l'idéal réalisé !

"Et vous, ô saint *Tharsicius*, notre aimable patron, de même que jadis vous portiez le trésor de la Sainte Hostie à vos frères les chrétiens, de même portez vers tous les amis et bienfaiteurs du Juvénat les bénédictions célestes dont Dieu remplit là-haut vos mains généreuses.

A NOS ABONNES

Les personnes qui désirent se faire inscrire dans l'œuvre de la "Pieuse Union pour la communion des enfants" doivent s'adresser. *non pas à nos Bureaux, mais au centre général de l'œuvre :*

RR. PP. du T. S. Sacrement,
160, Via del Pozzetto,
Italie ROME.

Il faut donner son nom et prénom ainsi que le nom de la paroisse et du diocèse.



SUJET D'ADORATION

Les Ames du Purgatoire

I. — ADORATION

Adorons, dans la sainte Hostie, Jésus notre Dieu ! Jésus, qui à nos yeux n'apparaît que voilé, immobile et silencieux, tandis qu'à cette heure même, il voit comparaître à son redoutable tribunal des milliers d'âmes, et prononce sur elles la dernière sentence. — Adorons sa justice, sa puissance, sa sainteté. — Adorons-le en union avec les âmes du purgatoire, ces âmes destinées au céleste bonheur, qui s'immolent avec amour sur l'autel de la divine justice, et dont l'état, la vie, tout l'être commencent déjà le perpétuel cantique des bienheureux.

Les Ames du Purgatoire m'enseignent l'Adoration dans la souffrance. Elles adorent les attributs divins qui s'exercent contre elles : cette pureté si délicate qui ne peut sup-

porter l'ombre d'une souillure ; cette sainteté infinie, souverainement ennemie du péché, à laquelle leur douloureuse existence est un perpétuel hommage ; cette Justice enfin, qui ne saurait laisser la moindre faute impunie. Dans leurs tourments, elles font écho à ce cantique des Bienheureux : "*Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées,*" Elles murmurent doucement, humblement, affectueusement, le mot du Psalmiste : "*Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont équitables.*" Je ne sais s'il est dans l'ordre moral quelque chose de plus beau que cette disposition. Pourquoi ne serait-elle pas aujourd'hui la mienne ? Oui, dès maintenant, parmi les douleurs de la vie, je veux, à l'exemple des Ames du Purgatoire, pratiquer *l'adoration dans la souffrance*. En union avec Jésus-Hostie, j'adore, ô mon Dieu, votre Volonté sainte qui m'envoie cette épreuve... Mon occupation sera de redire, moi aussi, avec une profonde humilité et un filial amour, cette parole : "*Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont équitables.*"

II. ACTION DE GRACES

Unissons-nous aux actions de grâces de ces pauvres âmes, car du purgatoire, de cet abîme de douleur, s'élève aussi le cri de la reconnaissance. Ces âmes sont sauvées, elles ont la certitude de leur salut. Elles louent, bénissent et remercient Jésus qui, après les avoir rachetées par son sang, leur a ménagé, dans son immense amour, ce suprême moyen d'expiation. Elles aiment et sont aimées ; leur volonté est fixée dans le bien ; intimement unie à celle de Dieu, de là leur profonde paix, leur inexprimable joie, même au milieu de tant de souffrances.

"*Mon Dieu*, disait une pieuse enfant, qui devait plus tard fonder une Congrégation vouée au soulagement des Ames du Purgatoire, *mon Dieu, vous me donnez tout ; si je pouvais du moins vous donner quelque chose !*" Mais que donner à Dieu, puisqu'il possède tout ? L'enfant cherchait la solution de ce grand problème, quand soudain la lumière se fit dans son esprit : "*Ah !* se dit-elle, *voici comment je serai la Providence du bon Dieu. Il aime tant les Ames du Purgatoire, et il ne peut les délivrer à cause de sa justice. Eh bien ! moi, je lui donnerai ces âmes qu'il aime, et je demanderai à tout le monde de lui en donner par des prières et des sacrifices ; je dirai : Soyez la Providence du bon Dieu !*" Merci, Seigneur d'avoir mis à ma disposition des moyens si nombreux et si faciles *d'être votre Providence*, de vous donner ces âmes que vous aimez tant. Il suffit de vouloir les faire profiter de nos bonnes œuvres. Un acte de mor-

tification accompli, un devoir d'état rempli avec des vues surnaturelles, une souffrance patiemment supportée, une prière bien faite, une indulgence gagnée, une communion reçue, une messe entendue, et nous avons hâté l'heure par vous tant désirée, ô mon Dieu, où vous pourrez étreindre ces chères âmes entre vos bras et les admettre en possession de votre éternel bonheur., Quel magnifique pouvoir est le nôtre !... O merveilleuse et délicate invention de votre amour !

III. — REPARATION

Au purgatoire, la joie n'enlève rien à la douleur. C'est l'amour qui cause la joie, et c'est le retard qu'éprouve l'amour à entrer en possession de l'objet aimé qui cause la souffrance ; Jésus, leur divin époux, les réclame, les attire, leur tend les bras. Sans cesse elles s'élancent vers lui, et retombent impuissantes ; elles ont de lui une faim insatiable, et cette faim, jamais apaisée, grandit toujours et les dévore. Puis elles sont ensevelies dans la nuit inexorable et sans sommeil, dans le feu qui les brûle et ne les consume jamais, elles y demeurent sans trêve ni repos, ignorant l'instant de leur délivrance. — Ah ! combien sont terribles, effroyables, les rigueurs de la justice divine !

Quelles me sont sympathiques, ces âmes si belles dans leur amoureuse soumission à la justice de Dieu ! Et je puis présentement leur faire tant de bien en versant à pleines mains sur elles le Sang divin qui coule sur ce nouveau Calvaire !... Parmi elles, il en est qui me sont unies par des liens de parenté, ou qui ont droit à ma reconnaissance : c'est à celles-là d'abord que j'appliquerai les fruits du divin Sacrifice... D'autres me sont inconnues, mais elles font appel à ma compassion, parce qu'elles n'ont absolument personne sur la terre qui prie pour elles... Je vais venir au secours de ces pauvres abandonnées... Il en est qui comptaient sur des messes nombreuses qu'elles-mêmes, ou leurs parents pour elles, avaient fondées. Oh ! que les fidèles feraient bien d'assister très souvent à la Messe pour tant de morts si odieusement frustrés de leurs droits... Enfin, parmi ces âmes qui souffrent si noblement, il en est qui touchent au terme de leur détention. Ne pourrais-je pas, par la vertu de ce divin Sacrifice, obtenir que ces quelques jours leur soient épargnés et les introduire dès cet instant même au séjour du Créateur ? Que c'est beau d'ouvrir aux âmes les portes du Ciel, de leur donner Dieu, de les donner à Dieu !

IV. — PRIERE.

Prions pour les âmes du purgatoire. Elles sont si chères à Jésus ! Il les aime comme ses épouses, les désire très ardemment et daigne même les recevoir de nous par nos suffrages. Puis, parmi elles, il en est qui nous ont tendrement aimés ! Elles tendent vers nous des mains suppliantes. Laissons-nous toucher ! Allons à leur secours, puisons largement dans les trésors que l'Eglise nous dispense en leur faveur ; leur reconnaissance nous ouvrira le ciel !

Ce pouvoir, hélas, nous en usons si peu ! Pourtant que la charité envers les Ames du Purgatoire est profitable à ceux qui la pratiquent ! “ *Donnez, a dit Notre-Seigneur, et on vous donnera.* ” Si actuellement je donne avec abondance aux âmes souffrantes le secours de mes suffrages, lorsque je serai dans les flammes expiatriques, mes survivants seront généreux pour moi. Si au contraire j'oublie les morts, à mon tour, je serai oublié. C'est aussi un grand avantage que de se ménager des amis dans le Ciel. L'ingratitude n'est pas connue au séjour des élus. Les âmes que nous aurons délivrées, plaideront notre cause auprès de Dieu. Du reste Notre-Seigneur, qui tient compte du service le plus insignifiant rendu au moindre d'entre les siens, récompensera magnifiquement l'aumône incomparable que nous aurons faite à ces âmes, ses Epouses, en leur donnant le Ciel. Puis cette dévotion aux âmes du Purgatoire nous fera prendre l'habitude d'agir avec pureté d'intention. Dans la plupart des autres œuvres, il y a un côté extérieur, qui plaît à la nature, un résultat visible qui frappe l'amour-propre. Ici, nous ignorons nous-mêmes les succès de notre zèle. Tout est pure charité. Enfin, en nous familiarisant avec la pensée des supplices terribles que mérite le péché véniel, nous apprendrons à le détester, à nous en humilier, à ne plus le commettre d'une façon délibérée... Mon Dieu, par cet auguste Sacrifice, accordez-nous la grâce d'aimer les Ames du Purgatoire et d'avoir vivement à cœur de les secourir.

Ainsi soit-il.



Le Congrès Eucharistique International de Vienne



Le Congrès Eucharistique international de Vienne a eu un beau succès. Il y a quelques années, l'Autriche célébrait le cinquantenaire de son empereur. Ces fêtes qui avaient si justement enthousiasmé les Autrichiens ont été éclipsées, en 1912, par les solennités eucharistiques destinées à glorifier le Roi des rois.

Les congressistes ont parlé à Vienne dix-sept langues ; jamais, en aucun congrès eucharistique, pareil nombre n'avait été atteint. Et chaque peuple en sa langue s'est plu à étudier l'Eucharistie et à exalter la sagesse et l'efficacité des décrets de Pie X sur la communion précoce et la communion fréquente. Les archiducs et les archiduchesses sont allés, dans leurs voitures de gala, assister aux séances des diverses sections des peuples de l'empire.

On s'est occupé dans les séances d'études, suivant le désir de Sa Sainteté Pie X, de l'apostolat eucharistique touchant la sainte communion, mais sans oublier la question de la royauté de Notre-Seigneur Jésus-Christ et des devoirs des nations à son égard, suivant le vœu déjà acclamé à Madrid. C'est pourquoi, dans la séance d'ouverture, S. E. le Cardinal Légat a glorifié le Pain de vie qui unifie les hommes, les pays, les patries. Les délégués du Canada et de l'Espagne ont dit les effets merveilleux des derniers Congrès en ces deux pays. Une étude sur les œuvres eucharistiques en Autriche a montré les richesses de foi et de piété que possède cette nation.

Réception du Légat du Pape.

Parti le dimanche, 8 septembre, de Rome, le cardinal Van Rossum, avait trouvé à la frontière autrichienne les

voitures du train impérial mises à sa disposition ; François-Joseph avait même fait aménager l'une d'elles en chapelle pour que le légat du Pape pût dire la messe pendant le trajet.

C'est au son du carillon des cloches des paroisses et des acclamations, qui se poursuivirent sans interruption, que le cardinal Van Rossum se rendit à l'Operring. De là, on conduisit solennellement le légat à l'antique cathédrale Saint-Etienne, toute resplendissante de lumières. Sur le parvis et dans la nef, le 57e régiment d'infanterie rendait les honneurs.

Pendant son séjour, le légat occupa au palais impérial les appartements qui sont parmi les plus beaux de la Hofburg. Aussitôt après son arrivée à Hofburg, le cardinal Van Rossum était reçu en audience particulière par l'empereur François-Joseph, qui a conféré au cardinal légat la grand-croix de l'Ordre de Saint-Etienne.

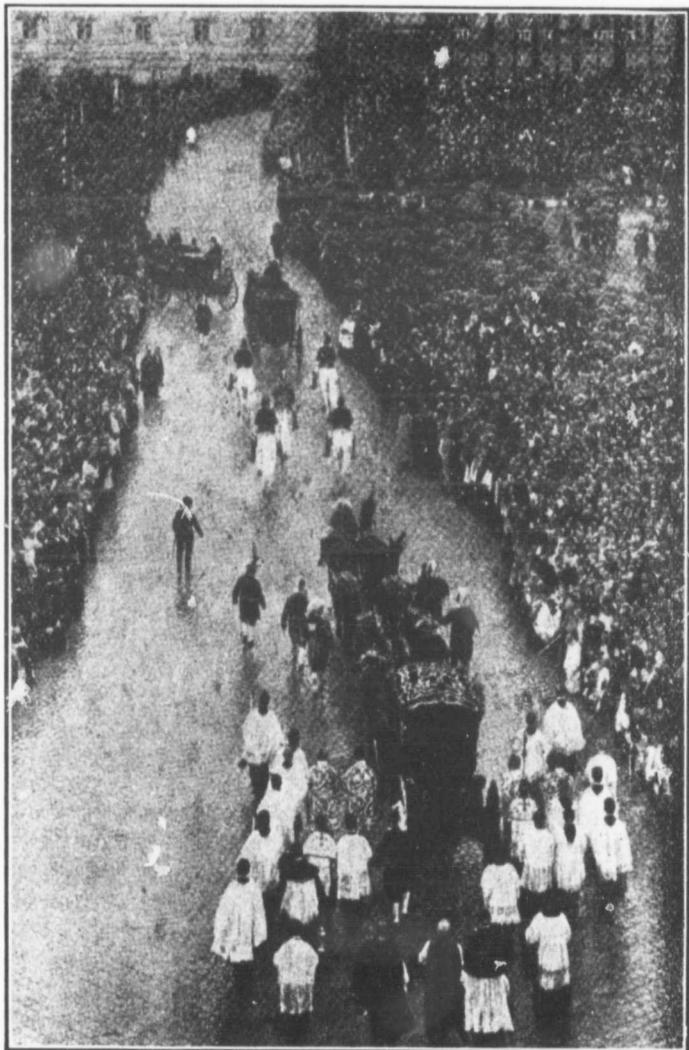
La participation de la maison impériale.

Jamais les pouvoirs publics n'ont participé aussi officiellement à un Congrès de cette nature. C'est ainsi que chaque comité du Congrès fut placé sous le patronage d'un archiduc ou d'une archiduchesse, et si le légat du pape a demeuré à la Hofburg, les membres de la famille impériale ont tenu à honneur de recevoir les cardinaux dans leurs propres demeures. Le gouvernement et la cour ont assisté aux principales cérémonies. Enfin, l'Empereur, rentré exprès à Vienne, a pris part, en personne, à la grande procession, à travers le Ring, avec le concours de toute la garnison.

Communion générale de 8000 enfants.

La princesse de Schwarzenberg avait prêté son immense parc pour cette cérémonie. Dès les premières heures du matin arrivent les jeunes communians. Sept autels étaient élevés dans le parc. Le Cardinal Van Rossum officiait à l'autel du milieu et des évêques aux autres autels. Malheureusement à 7 heures, la pluie commença à tomber ; la cérémonie n'en continua pas moins.

Les enfants étaient répartis en groupes carrés de 280



VUE DE LA PROCESSION SORTANT
AU PASSAGE DU T. S. SACREMENT.

W. B. B. A. G.

sur 20 rangs. Des prêtres passaient au milieu des rangs et donnaient la communion. Les prélats officiants ne continuèrent la messe que lorsque la communion fut terminée.

La procession.

Nous vivons certes à une époque singulièrement troublée : Des Balkans au Maroc, en passant par Constantinople et la Tripolitaine, la guerre continue avec ses douleurs et ses gestes magnifiques ; en Extrême Orient, à côté d'une Chine en confusion, le Japon mène le deuil de son empereur.

Et pourtant, ce n'est pas là l'événement capital qui a retenu, pendant ces jours, l'attention du monde et de la presse, même la moins religieuse. L'Hostie vivante exposée au cœur même de l'Europe, à Vienne, face aux nations hérétiques ou incrédules, face aux peuples schismatiques et infidèles, voilà le grand et incomparable événement qui a attiré les regards du monde entier et les a fait converger vers la capitale de l'Autriche. N'entendez-vous point, pareilles au murmure des grandes eaux, les voix de cent peuples divers, qui se marient en un chant unique à la gloire du Dieu de l'Eucharistie. Figurez-vous, s'il se peut, un *Lauda Sion* chanté par ce chœur de peuples ?

Oui, ce qui domine ce Congrès, ce qui restera comme sa plus symbolique expression, c'est la vue du vieil empereur, suivant des yeux, du cœur, l'Hostie sacrée où Dieu est présent, la vue du vieil empereur affirmant au monde qu'au-dessus des rois, si vénérables soient-ils, au-dessus des peuples, le Christ règne et commande ; ce qui restera, c'est cet acte de foi impérial accompli simplement, noblement, qui ménagera à l'Autriche des grâces dont nous verrons bientôt l'éclosion, et qui projette sur le couchant d'une noble vie royale comme un rayon naissant d'éternité.

Le départ.

La pluie n'a pas cessé. Mais cette inclémente du temps a donné l'occasion d'un acte sublime, moralement

bien supérieur à tout ce qui était projeté. L'empereur, à l'aube de la journée de dimanche, déclare qu'il faut que la procession se fasse, et que malgré son grand âge, il veut y participer. Aussi aux tours de la cathédrale les oriflammes blanches annoncent la cérémonie.

"Puisque la pluie ne m'empêche pas d'aller à la chasse pourquoi m'empêcherait-elle d'aller à la procession? Malgré les intempéries, Dieu sera adoré sous la voûte du ciel par mon peuple et devant mon peuple par les peuples de l'univers catholique," avait dit la veille l'empereur.



Défilé des Evêques

Et le royal vieillard a, le premier, donné l'exemple de l'adoration dans le sacrifice, du sacrifice dans l'adoration. A huit heures les groupes se mettent en marche et prennent successivement les positions qui leur ont été assignées. Le service d'ordre est fait d'une façon admirable, car il s'agit d'organiser un cortège dont le nombre des participants inscrits atteint le chiffre de 150,758 personnes. Les hommes seuls forment un contingent de 90,658 adhérents. Impossible de donner une idée aussi faible soit-elle de cet inoubliable défilé, où toutes les nations semblent s'être données rendez-vous.

Dès 6 heures, 20,000 hommes de troupe sont à leur poste.

Sous la pluie battante, l'immense défilé avance fièrement quatre heures durant. Le spectacle est d'une merveilleuse beauté morale.

A midi arrive le clergé, 5000 prêtres et religieux ; puis fermant la marche, plusieurs centaines d'évêques, en chape et mitres blanches, crosse en main, qui avancent en ordre.

Les trompettes annoncent le troisième cortège, celui du Saint Sacrement et de l'empereur : écuyers en rouge écarlate, gendarmes en panache blanc, dragons, husards. Les carrosses suivent, dans lesquels sont assis, deux par deux, les archevêques.

Un escadron de cavalerie précède les dix cardinaux. Chacun a son carrosse particulier.

Enfin précédé d'officiers, de chambellans, du grand maréchal de la cour, voici le carrosse du couronnement de Marie-Thérèse, traîné par huit chevaux noirs avec harnachements dorés. On peut voir au travers des larges glaces le cardinal agenouillé devant le T. S. Sacrement.

Tout le monde se découvre, beaucoup tombent à genoux sur le sol boueux, tous adorent Jésus-Christ présent dans l'Hostie porté par le cardinal-légat, assisté du cardinal de Vienne.

Après le Saint Sacrement, en un carrosse tiré par huit chevaux blancs, l'empereur ayant à côté de lui l'archiduc héritier.

L'empereur, la tête découverte, tient le buste cambré et regarde fixement le Saint Sacrement, qu'il suit.

Douze hérauts sur des chevaux blancs, précèdent la voiture impériale noire et or, des valets sont debout à l'arrière.

Dans un troisième carrosse traîné par six chevaux blancs, l'archiduc Karl Franz Joseph, héritier en second. Ensuite les autres archiducs Léopold Salvator, Eugène, Joseph, Charles-Albert, également dans des carrosses traînés par six chevaux blancs.

La foule massée sur tout le parcours, ne cesse d'acclamer, de pousser des vivats enthousiastes, en l'honneur du Christ et de l'empereur.

Le cortège se termine par une cavalcade superbe de gardes à cheval autrichiens et hongrois, portant sur l'épaulé des peaux de léopards.

Il est 1 h. 172, l'empereur et la cour accompagnent le légat portant le Saint Sacrement dans la chapelle du château.

Dans l'église du palais, une messe est célébrée, et, à l'issue de l'office, la bénédiction papale est donnée.

Enfin, l'empereur, souriant regagne ses appartements.

Ce qui domina ce Congrès, comme les précédents, ce fut cette grande procession de dimanche où un demi-mil-



—> Le carrosse portant le Très Saint Sacrement. <—

lion de catholiques, ayant à leur tête le légat du Pape et le vieil empereur d'Autriche, roi de Hongrie, François-Joseph, ont fait à l'Eucharistie un triomphe éclatant. Spectacle plein de leçons, car il synthétise cette vérité trop oubliée, hélas! de nos jours, que ce ne sont pas seulement les individus et les familles, mais les sociétés et les empires qui doivent hommage à Dieu et à son Christ.

PROCHAIN CONGRES.

A la fin de la séance de clôture, Mgr Heylen annonça que le futur Congrès Eucharistique sera tenu à *Malte*, l'année prochaine, du 24 au 27 avril.

FLEUR D'AUTEL

HENRI BERNECHE,

EN RELIGION *Frère Norbert de Marie*

De l'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes

(1893-1910)

Son enfance



ETTE fleur canadienne apparut au monde, le 11 mars 1893, au Sault Montmorency, près de Québec. Encore au berceau, Henri tressaillait et manifestait sa joie dès qu'on lui montrait l'image de Jésus ou de Marie. A quatre ans, c'était déjà un petit homme, énergique, aimant le jeu, marchant sur la neige, les raquettes aux pieds, en compagnie de son grand-père Mercier. A l'heure où nous écrivons, ce brave aïeul maternel du jeune Henri, âgé de 88 ans, mène encore, entouré de sa femme et de ses enfants, une existence paisible, sanctifiée par les pratiques de la religion, et spécialement par l'*assistance quotidienne au saint sacrifice de la Messe*. Son grand-père paternel, J. B. Bernèche est né à S. Thomas de Montmagny. Instruire ses enfants de la religion, les former à la piété; telle était sa préoccupation constante. Il insistait sur la prière, l'obéissance, l'*assistance à la sainte Messe*, sa principale dévotion. Chaque soir, il présidait la prière en commun; on récitait le chapelet en famille; bien chère aussi lui était la pieuse pratique de l'Angelus, il n'y manqua jamais. Henri avait donc de qui tenir.

Il ressentait une horreur invincible de tout ce qui peut offenser Dieu, et une extraordinaire inclination pour la piété. Son grand bonheur était d'accompagner sa mère à l'église; était-il empêché de s'y rendre, il se mettait à genoux à la maison devant une image de l'Enfant Jésus, et il lui parlait avec une touchante familiarité.

Le pieux enfant perdit sa mère à l'âge de huit ans. Quelques semaines après ce triste événement Mr Bernèche

che quitta le Sault-Montmorency et vint à S. Malo ; puis se fixa, après un an, à S. Sauveur de Québec.

Nos lecteurs savent ce qu'est cette paroisse. Mr. P. Gerlier, Président de la jeunesse catholique française, disait d'elle :

“Je passais, le 1^{er} vendredi du mois, devant l'église de cette paroisse, lorsqu'un ami qui m'accompagnait m'invita à y entrer. Je n'oublierai jamais le spectacle qui frappa mes yeux. Le S. Sacrement était exposé dans l'embrasement de mille lumières, et, prosternés devant Lui, j'aperçus plus de 2000 ouvriers en costume de travail, tour à tour recueillis dans la prière, ou chantant, avec un accent de foi inoubliable, sous la direction d'un religieux. Et ils viennent ainsi chaque mois, au sortir de l'usine, adorer humblement durant une heure le Dieu de l'Eucharistie.”

Première Communion

C'est dans ce milieu si eucharistique que le jeune Henri fit sa première communion. Par son application au travail, sa conduite édifiante et sa piété sincère, Henri était le modèle de ses condisciples. Il ne passait aucun jour sans assister à la Messe. Deux fois par jour, après la classe, il allait visiter le T. S. Sacrement. C'était là, dans ses entretiens intimes avec le divin Maître qu'il puisait les grâces dont il avait besoin pour accomplir fidèlement ses devoirs et se bien préparer à sa première communion. Cette constante régularité à rendre visite à Notre-Seigneur lui suscita bientôt des imitateurs, et fit de lui un petit apôtre de l'Eucharistie. Plusieurs de ses camarades attirés à sa suite vers le Dieu de l'Hostie, prirent l'habitude d'aller avec lui offrir à Jésus leurs hommages et leurs prières avant de rentrer dans leur famille.

Le grand jour approchait. Son attention se portait à disposer son cœur à la prochaine venue de Jésus tant aimé. A la table il se prive de dessert ; il passe ses soirées en prières et en lectures pieuses, s'abstient de tout jeu bruyant et observe un silence rigoureux.

La veille il redouble de ferveur, et ne veut rien prendre au souper. Avant de se retirer, il demande à son père un pardon général. Sa pensée était si vivement fixée sur Jésus qu'il allait recevoir le lendemain, qu'il ne peut dormir de la nuit. C'est le jeudi, 14 mai 1903, que s'accomplit pour la première fois l'union de cette âme si pu-

re avec son Dieu caché sous les espèces sacramentelles. Henri rayonnait comme un ange. Entouré de sa famille, il ne cessait de dire quel bonheur il avait éprouvé en recevant son Sauveur et son Dieu. Qui dira l'amour avec lequel Jésus eucharistique descendit dans cette âme si bien disposée et les trésors de grâce dont il la combla !

L'enfant de Choeur

Après sa première communion, Henri continua à édifier ses condisciples par sa grande piété, sa charité à supporter leurs taquineries, et sa fermeté à éloigner de lui les mauvais camarades. Il avait un petit autel que son père lui avait construit. Le soir, il venait avec sa sœur faire sa prière, près de cet autel. Souvent dans le jour, il y revenait prier. C'est là que les jours de congé, "il célébrait la messe." Mais son grand désir était de pouvoir arriver à servir la messe, pour approcher davantage de l'autel où Notre-Seigneur s'offre chaque jour en Victime à son Père, et du saint tabernacle où il daigne résider en permanence par amour pour nous. Quelques jours lui suffirent pour l'apprendre. Admis comme servant attiré, il se montra d'une ponctualité à toute épreuve. Aucun mauvais temps ne pouvait l'arrêter. En hiver, par les froids les plus rigoureux, souvent à cinq heures, il était debout. Il servait volontiers plusieurs messes, chaque matin, et sa piété semblait trouver un aliment nouveau à cet exercice. Il aimait à accompagner le T. S. Sacrement porté en viatique chez les malades, et se montrait d'une grande édification. Les communions, en plus de celle de tous les dimanches, étaient réglées par les fêtes qu'on célébrait chaque semaine. Avec quelle modestie, quel recueillement, il s'approchait du saint tribunal et de la sainte table !

Appel de Dieu

Cet enfant n'était pas fait pour le monde, personne n'en avait jamais douté.

"Tous les jours, disait-il lui-même à un confrère, après la classe, j'allais à l'église, et je priais beaucoup pour être éclairé sur la grande affaire de ma vocation."

La famille religieuse de son choix fut l'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes. Le jeune Henri arriva

donc au Petit Noviciat du Mont de la Salle, à Montréal, le 27 mars 1906. Il apportait avec lui un double trésor : son innocence baptismale jalousement conservée et une entière bonne volonté ! Il grandira désormais dans cette belle pureté, grâce à la communion quotidienne, et donnera une preuve de sa constance, par un progrès continu qui ira jusqu'à émerveiller tous ceux qui en seront témoins. Comme il n'était pas doué de facultés brillantes, pour Henri chaque pas en avant exigera un travail sérieux. Il y sera fidèle jusqu'à la fin. Ardent au jeu, il se sacrifiait volontiers pour le bien-aise des autres. En récréation ou en promenade, ses conversations portaient sur des sujets de piété ou d'étude.

Chaque année, pendant les vacances, les "petits novices" ou juvénistes vont faire un *pèlerinage au sanctuaire de la Réparation*, en face de la Pte aux Trembles, dans l'île de Montréal. Là, on voyait Henri se livrer à quelque acte de piété, suivre le chemin de la Croix dans les allées du bois, prier à la grotte de Lourdes, visiter Notre-Seigneur au S. Sacrement. Une fois, au retour, il s'écria :

"Quelle belle journée nous venons de passer ! Nous avons pu prier à notre aise et faire des visites au S. Sacrement. Puis un salut pour terminer ! Vraiment, il n'y a pas de lieu préférable pour des petits novices !"

Nous n'en finirions pas de raconter les réflexions édifiantes qui se succèdent sur ses lèvres. Tout servait à l'élever vers Dieu : le ciel avec les astres, la terre avec les plantes, les fleurs, les fruits.

"Que Dieu est bon, disait-il, voyez quelles belles choses il a faites pour nous." Une après-midi d'hiver : "Oh ! que c'est beau, dit-il, une neige si blanche ! Cela me représente une âme blanche et toute pure, comme celle de la T. S. Vierge, par exemple."

De tous les exercices de piété, la sainte Messe était pour Henri l'exercice principal de la journée. A la chapelle, tenue admirable : on prenait plaisir à le regarder prier. Lorsqu'il se rendait à la sainte Table, pénétré d'un saint respect pour l'Hôte divin, on aurait dit, raconte un témoin, qu'il voyait Jésus-Christ en personne.

"O bon Jésus, écrivait-il, je désire ardemment vous recevoir. Qu'il fait bon vous posséder, vous parler familièrement !... Ah ! qu'il fait bon avec vous, mon Jésus. Que de douceurs on éprouve en présence du saint Tabernacle, en s'entretenant avec vous."

Les jours de fêtes spécialement, et le premier Vendredi du mois, il aimait à parler de la sainte communion, le soir, en récréation.

C'est surtout au chœur que sa piété brillait d'un plus vif éclat. Plus rapproché du Tabernacle, il se sentait plus près du Cœur de Jésus. Tout son extérieur marquait le respect profond et le tendre amour dont son âme était remplie. Henri, disent les témoins, était comme un ange dans les cérémonies du sanctuaire, mais surtout au moment de l'élévation, lorsqu'il encensait la divine Victime. C'est que sa dévotion à l'Eucharistie le rendait si modeste et si recueilli. Aussi tous reconnaissaient que Jésus au S. Sacrement était bien la vie de son âme et que, dans son contact avec lui, il jouissait des délices spirituelles dont le Seigneur favorise ses amis de prédilection.

Dernières années

Le Noviciat approche. Il n'a qu'un désir, celui de pouvoir y entrer afin d'être plus à Dieu. A l'occasion d'une rénovation de vœux, il écrit: " Pendant cette cérémonie, j'ai renouvelé ma consécration à Dieu, et je me disais: Un jour viendra où je me prosternerai devant Jésus-Hostie et lui offrirai solennellement mon corps, mon âme, enfin tout mon être. — Je soupire après ce moment! "

Jusqu'au mois de janvier 1903, Henri Bernèche avait joui d'une excellente santé. Après une première indisposition, dont il se remit bien vite, il eut le bonheur d'être admis au Noviciat, le 26 juillet, 1909.

Cependant son état de santé laissait entrevoir chez le postulant la préoccupation de ne pouvoir poursuivre son année de probation canonique. Le médecin reconnut que le cas était grave, et il s'agissait de rien moins que du renvoi du postulant. Quel coup pour le saint jeune homme quand on lui fit connaître cette décision! La conduite irréprochable, le bien incalculable déjà opéré sur ses confrères, sa réputation de sainteté inclinèrent les supérieurs à garder un tel trésor. Ce fut le 24 août qu'Henri reçut le saint habit, avec le nom de Frère Norbert de Marie.

Mais la maladie devait continuer son œuvre. Le jeune novice le sent bien, et il écrit:

"Faites, ô mon Jésus, que je meure en votre compagnie ainsi qu'en celle de votre divine Mère. Que je meure en vous aimant et ayant conscience d'avoir aimé Celui qui m'a aimé jusqu'à mourir pour moi."

Ce lui fut une grande privation de se séparer de ses confrères pendant les récréations. Pour se rendre à l'infirmerie, le cher malade devait traverser la chapelle; d'où son règlement fixe un quart d'heure d'oraison, matin et soir. C'est donc au pied du tabernacle qu'il aimait toujours à s'entretenir avec Jésus. Il y venait encore, aussi longtemps que ses forces le lui permirent pour réciter son chapelet et faire le chemin de la Croix. Le premier Vendredi du mois était fête pour lui. Le T. S. Sacrement exposé l'attirait. Il multipliait et prolongeait ses visites.

Durant sa dernière maladie, il fut admirable de résignation et de confiance en Dieu. La fête de Pâques avait été célébrée le 27 mars. L'un des premiers jours de la semaine, le Frère Norbert demanda le sacrement de l'Extrême-Onction. Il reçut avec la piété la plus vive les saintes onctions, répondant à toutes les prières. A partir de ce jour, il voyait approcher la mort avec le calme des saints, c'était dans la prière, dans la sainte communion surtout, qu'il puisait la force nécessaire. Peu de jours avant sa mort, il confia à un compagnon de maladie son émotion au moment de la visite matinale du divin Sauveur.

"Je pleurais ce matin en recevant la sainte communion, lui dit-il, à la pensée de la bonté de Notre-Seigneur qui se donne la peine de venir à moi lorsque je ne puis aller à lui."

Le 18 juin, ce qui frappa tous les assistants fut l'état de prière ininterrompue dans lequel il était entré. Et la prière résignée et fervente continua jusqu'à la fin.

Le 19, il rendit son âme à Dieu. Le vœu de son cœur était accompli, Dieu avait gardé sa pleine connaissance au pieux mourant. Tout jusqu'au dernier soupir avait été pour *Lui seul*.

Ces quelques pages sont extraites de la Biographie du Fr Norbert de Marie, publiée tout récemment. L'auteur de cet ouvrage a reçu plusieurs lettres laudatives, notamment de S. G. Mgr Bégin et de S. G. Mgr Bruchési. Mgr F.-X. Cloutier, Ev. des Trois-Rivières écrivait: Ne pensez-vous pas qu'il serait à propos de faire bien connaître, surtout parmi notre jeunesse, cette vie pleine de charmes, de simplicité et de pureté?.. Faisons bien lire et relire ce livre captivant et bien-faisant."

C'est un volume in-8, broché, de 300 pages, et illustré. On peut le demander à la Procure des Frères des Ecoles Chrétiennes, 44, rue Côté, Montréal, pour la somme de 60 cts.

Le Vén. P. Eymard et les âmes du Purgatoire.

Le purgatoire, disait-il, lui réjouissait l'âme comme une grâce immense de miséricorde, parce qu'il lui apparaissait comme un don de la tendresse de Dieu pour nous. Alors, avec la délicatesse de son amour, le Père voulait soulager et délivrer ces âmes pour donner à Notre-Seigneur la joie de les faire jouir de son ciel et de Lui-même. "Croyez, disait-il, que c'est satisfaire le Cœur de Notre-Seigneur, que de prier pour elles."

Le Vénérable P. Eymard avait une grande foi en la protection et puissance d'intercession des âmes du Purgatoire ; il les invoquait souvent, leur confiait les affaires épineuses, gagnait pour les soulager toutes les indulgences possibles, faisait des neuvaines à leur intention et affirmait avoir ressenti souvent leur assistance dans ses difficultés ou ses épreuves.

Le Serviteur de Dieu recommandait à ses religieux de "prier beaucoup pour ces pauvres âmes. Offrez, leur disait-il, offrez à leur intention vos adorations, vos communions, vos exercices de piété, tous vos actes. Elles sont très puissantes sur le Cœur de Notre Seigneur ; vous recevrez par leur médiation beaucoup de grâces. Il semble vouloir les dédommager par là de ce que sa justice les retient encore dans le lieu de l'expiation."



.... SOMMAIRE

Pensée Dominante : Communions pour nos bien-aimés. — La Présentation de la Sainte Vierge (notre gravure) — L'âme d'une Mère. — A nos zéloteurs et zélatrices. — Grandeur et charme de la dernière Communion. — Son Prêtre. — Au Juvénat de Terrebonne. — Sujet d'Adoration : Les âmes du Purgatoire. — Le Congrès Eucharistique International de Vienne. — Fleur d'Autel : Henri Bernèche, en religion Frère Norbert de Marie, de l'Institut des Frères de la Doctrine Chrétienne. — Le Vén. P. Eymard et les âmes du Purgatoire.